

F E A
P S

DÉJÀ PARU

- Wisielec, *Hardcore ou la Tribulation*
- Jérôme Delclos, *Vingt Leçons de philosophie par le meurtre*
- Jacques Barbaut, *Alice à Zanzibar. 238 limericks suivis de leurs règles, d'une postface et d'un index*
- Laurent Thinès, *La Vierge au Loup. Récit d'un psychopathe*
- Jérôme Delclos, *Cendrillon en Pologne*
- Laurent Robert, *Sonnets de la révolte ordinaire*
- Alexis Legayet, *Bienvenue au paradis*
- Marie-Hélène Moreau, *Quartier des Innocents*
- Olivier Massé, *La Chienne*
- Christophe Esnault, *Lettre au recours chimique*
- Xavier Serrano, *The Dead Letter Society. La bibliothèque imaginaire de Roland Bartleby*
- Guillaume Decourt, *À 80 km de Monterey*
- Alexis Legayet, *Délivrez-nous du mâle*
- Muriel de Rengervé, *Nos paradis perdus*
- Frédéric Bécourt, *Attrition*
- Jean-François Seignol, *Le Tango des ombres*
- Tristan Felix, *Les hauts du bouc & autres nouvelles*
- Marc Delouze, *La Divine Pandémie*
- Watson Charles, *Seins noirs*
- Emmanuel Venet, *La Sainte-Recommence*
- Guillaume Decourt, *Le Bonjour de Christopher Graham*
- Christophe Esnault, *Pas même le boucher*
- Nancy Huston, *En fleur et en os*
- Claire Tching, *La poésie française de Singapour*
- Wisielec, *L'Automne ou le Sac de Rome. Vaudeville punk en trois actes & 1527 ennéesyllabes suivi de son glossaire*
- Cyril Aubecour, *Recommencer*
- Bénédicte Fayet, *Des offenses ordinaires*

LE VIEUX NÈGRE EST TOUJOURS LÀ

MARC DELOUZE

***LE VIEUX NÈGRE
EST TOUJOURS LÀ***

UN RÉCIT D'AMÉRIQUES



Æthalidès

©Æthalidès, 2024
ISBN : 978-2-491517-43-4
ISSN : 2556-014X
www.aethalides.com

À la mémoire de Bernie

À Liliane

*Quelle valeur a notre vie si personne ne consent
à en écouter le récit?*

Jon Kalmann Stefansson,
D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds

*Lorsque la mémoire va ramasser du bois mort,
elle rapporte le fagot qui lui plaît.*

Birago Diop, *Les Mamelles*

D'où tu parles

QUELLE HISTOIRE !

Tu regardes le mur de la maison d'en face. La vigne vierge en fait un jardin vertical.

Dessous, un réseau de veines s'accroche au silex, essaye de s'insinuer entre les briques qui cernent les fenêtres, tente de pénétrer en une sournoise effraction l'intimité de tes voisins absents.

*Le ciel est dégagé. Le soleil du printemps allume les ardoises.
Venu de la mer invisible*

(elle n'est pas loin, tu la tiens à distance)

un vent frisquet rappelle l'hiver passé, sans effacer la flamboyance de l'automne d'avant, ni la verte crudité de l'été précédent.

Tout est là.

En silence.

Tout est là.

Tu dis Je vais enlever le silence de là¹, installer, à sa place, une histoire.

Une histoire de mots qui se baladent dans ta tête depuis des lustres.

Tu ne sais plus si c'est la tienne, cette histoire, ou celle d'une époque — ou d'un pays.

Tu crois savoir d'où elle vient : elle a traversé l'océan.

Tu ne sais pas où elle va (Où va-t-elle t'entrainer?)

Le temps n'est pas horizontal, mais vertical.

Tu ne le traverses pas, c'est lui qui.

Tu ne vieillis pas : tu mûris.

Tu tombes. Tu pourris. Tu ensementes. Tu renais. Et tu... (Tu aimerais avoir le temps de finir cette phrase.)

Les mots transportent dans tes veines les blessures de la mémoire.

Il arrive que les corps blessés cicatrisent. La mémoire — jamais.

En cet été 2023, tu voyages à l'intérieur d'autres voyages.

Tu mâches dans ta bouche un tas de paroles que tu n'as pas dites. Pour ne pas étouffer, tu ouvres en toi la fenêtre de ton récit.

En cet automne 2023, tu écris un livre à l'intérieur d'un livre.

Assis devant ton ordinateur, tu hésites, tu ne sais pas si tu fais bien de la raconter, cette histoire. Tu ne sais pas si tu sauras la raconter, si tu sauras bien la raconter.

Tu ne sais pas par où commencer...

Mais il se trouve que c'est fait, que ça a commencé.

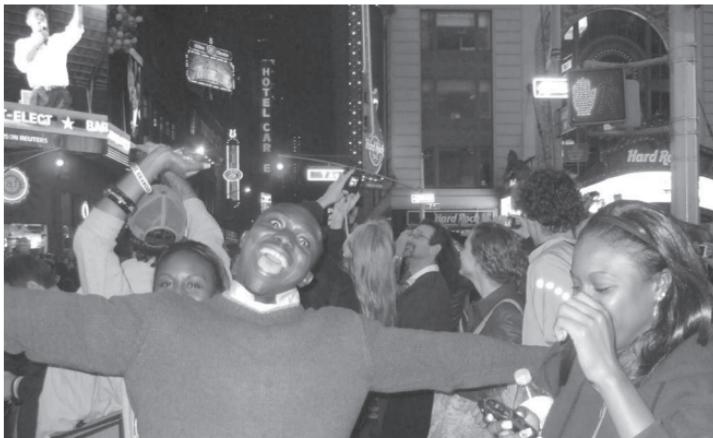
Alors, faut y aller — sans faire d'histoires.

New York, novembre 2008

LE VIEUX NÈGRE EST TOUJOURS LÀ

Tout a commencé à New York, le 4 novembre 2008.

Minuit. Il sort du métro Times Square. Dans le ciel, c'est-à-dire sur l'immense écran de l'immeuble du NASDAQ situé à l'angle de Broadway et du 166 West 43rd Street, des milliers de cellules lumineuses génèrent un visage que le monde entier connaît et attend : celui, démesuré, de Barack Obama.



La foule, agglutinée sur les trottoirs et la chaussée, grimnée sur les bancs et tout ce qui fait perchoir, exulte. Des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, des gays, des Noirs, des Blancs, des Latinos, des Asiatiques, des touristes, des passants par hasard, des fêtards qui de toutes manières n'avaient pas l'intention de se coucher de la nuit. Ça saute, ça hurle, ça chante, ça éclate de rire, ça n'ose pas y croire.

Ça ose malgré tout.

Ça ne doute de rien, ça laisse aller sa joie, ça gargouille dans le ventre de la ville, ça libère son orgasme de foule, ça

jouit par la bouche, ça n'a pas de mots pour le dire, ça n'en croit pas ses yeux, ça pleure en chœur sans pouvoir se retenir.

Sur les trottoirs, des policiers incrédules piétinent, certains bombent le torse. Tous hésitent, demeurent dans la pénombre périphérique de la foule.

Les larmes aux yeux, il filme la liesse avec son petit appareil photo numérique. Un œil sur le viseur, l'autre sur la foule. Soudain s'arrête de filmer. Un vieux Noir, très maigre, debout au milieu du carrefour, titube. Autour de lui l'essaim frénétique des clameurs. Eclats de rires, de mains s'autoapplaudissant. Une jeune femme, les mains jointes en prière, mordille l'anse rouge de son sac. Ça lui fait du sang qui dégouline de ses lèvres. Photos-mitraille. Pluie d'étincelles. L'asphalte scintille de joie. Sur le terre-plein central, un immense panneau aux lettres lumineuses

US ARMED FORCE
RECRUITING STATION

Personne ne regarde le vieux Noir. Lui ne regarde personne. Hagard, il ne regarde rien. Dans ses yeux, à la place du blanc, du rouge. Au milieu, deux pupilles vitreuses. Torse nu sous un grand imperméable terreux jeté comme une bâche sur le cintre saillant de ses os. Autour de ses longues jambes tirebouchonne le tissu avachi de ce qui fut un pantalon. Dans sa main droite un gobelet en carton. Il tremble mais rien ne déborde. Sans doute vide, le gobelet. Sourd à l'allégresse qui fuse dans la nuit. Quelque chose de liquide dégouline le long de ses joues creuses hérisées de poils gris.

Et soudain il le reconnaît. C'est bien lui, venu de loin, de très loin... de Washington. De 1963. Étrangement n'a pas changé. Les sabots du temps l'on piétiné sans parvenir à le briser : le « vieux Nègre » est toujours là.

Le temps de ranger l'appareil dans sa sacoche, l'homme a disparu, avalé par la cohue. Il le cherche fébrilement, comme on cherche un souvenir tombé dans un trou de mémoire. Un livre suffirait-il pour retrouver sa trace ?

Back in the USA, 2023

LE TEMPS EST VENU D'ALLER Y VOIR

(New York)

New York est un magasin ouvert à l'imagination du premier visiteur venu. Une vitrine exhibant une infinie panoplie de fictions. Tu y débarques pour la cinquième fois avec ta tête pleine d'images, de bruits, de films, de livres, d'histoires, de lumières.

(Sans trop d'efforts tu imagines ce que pouvait incarner l'Amérique, en 1963, dans l'esprit gorgé de certitudes d'un jeune communiste de 18 ans : génocide des Indiens, esclavage, ségrégation, sorcières de Salem, *La Nuit du chasseur*, Hiroshima, Maccarhysme, époux Rosenberg, guerre de Corée, Baie des Cochons, Vietnam (déjà !) et cet horripilant *In God We Trust* imprimant une valeur marchande sur tout ce qui fait vie : objets, individus, idées).

Mais à New York tu ne sais rien de l'Amérique. Manhattan est une vitrine où ce qui s'offre aux yeux semble à portée de main. Mais dans l'arrière-boutique bien d'autres Amériques s'entassent, avant de déployer leur démesure sur une terre sans limites.

Le temps pour toi est venu d'aller y voir d'un peu plus près.

D'où tu parles

DANS LA PÉNOMBRE DE TA BIBLIOTHÈQUE

La nuit.

Debout au-dessus du cône de lumière de la lampe qui tempère l'incandescence métallique de l'écran de ton ordinateur.

Ton œil musarde sur les murs qui te cernent. S'arrête sur une photo que tu as prise depuis la berge du Grand Inini, au cœur de l'Amazonie guyanaise : ta fille et le guide indien Wayana accroupis dans une pirogue longue et fine glissent sur les eaux glauques du fleuve où folâtrent les piranhas.

Plus bas, une carte postale de la Place des Trois Cultures à Mexico City. Le souvenir de la vieille indienne au visage de terre cuite à qui tu avais demandé la direction de la gare routière. Sa réponse édentée : « Tout droit, quand vous êtes fatigué vous êtes arrivé. » Tu étais en effet arrivé à la gare épuisé.

Punaisée de travers la photo d'un banc vide adossé à la Vallée de la Mort.

Les Amériques se superposent. Ne se mêlent pas toujours. Parfois se chevauchent avec brutalité. À l'image des temps, des lieux, des faits qui convergent en toi — comme en chacun.

Tu éteins la lampe.

Tu éteins la radio que tu n'écoutes pas.

Tu entends le couinement du camion de la voirie et le sourd martèlement des poubelles en plastique sur le trottoir.

L'espace où tu écris est dans ce que tu écris.

New York, septembre 1963

LE VIEUX NÈGRE ÉTAIT DÉJÀ LÀ

Il paraît qu'une marée humaine a submergé la ville, balayant les rues, les avenues, les esplanades. Entre les victimes du tremblement de terre de Skopje, l'attaque du train postal Glasgow-Londres, la sortie de *La Grande évasion* avec Steve McQueen et Charles Bronson, l'événement n'a visiblement pas réussi à s'imposer jusqu'à Chicago. En tous cas jusqu'à mes oreilles.

La Grande Marche pour les Droits Civiques.

Lénorme vague s'est retirée quand je débarque dans la capitale. Piétinées par des millions de pieds, les pelouses sont des champs retournés. On croit encore entendre les clameurs qui accompagnaient la voix de Martin Luther King, dont des dizaines de haut-parleurs crachotaient à l'infini *I have a dream* : quatre mots qui partageait la mer Rouge de l'espoir pour les Noirs. Quatre mots repris aussi bien par des artistes Noirs comme Harry Belafonte, Joséphine Baker, Mahalia Jackson, Sydney Poitier, que par les Blancs Marlon Brando, Paul Newman, Joan Baez, Peter Paul and Mary, Antony Queen, Bob Dylan...

Comment décrire la ville les jours d'après ? La poussière soulevée par le grand souffle est retombée. Le *Rêve* s'est envolé à l'unisson des premières feuilles de l'automne qui s'accumulent et se mêlent aux papiers et autres détritus qui jonchent les trottoirs. Je me promène le long d'immenses esplanades. Je travers des avenues, des parcs vastes comme des pistes d'aéroport. Je vais au hasard.

Je tombe sur la Maison Blanche. Devant les grilles une trentaine de manifestants silencieux tournent en cercle en brandissant des pancartes qui demandent la démission du dictateur sud-vietnamien Ngô Dinh Diêm.

J'ignore le Capitol.

Je longe le National Air and Space Museum avec, devant, alignées, ses dizaines de fusées. Je pense à Gagarine. Je pense à Laïka². Je pense à ma chambre, à Montmartre, tapissée d'hommages à Tsiolkovski³.

Le téléphone relevant d'une aventure aussi aléatoire que dispendieuse, je me sens libre comme jamais. L'air pur de cette liberté me fait tourner la tête. Ce n'est plus le mot « Liberté » que nous scandions dans toutes les langues, l'an dernier, dans le grand stade Olympique d'Helsinki. Ici, je découvre une autre liberté : celle du solitaire.

Assommé de fatigue et de chaleur, mon errance m'a mené dans un quartier quelque peu excentré. Poussant la grille d'un jardin public poussiéreux, je laisse choir le sac mou de mon corps sur un banc situé à l'écart de la rue, dans l'ombre d'un cerisier famélique. Des dizaines d'écureuils sautillent autour de moi. Je n'ai rien à leur offrir. De l'autre côté de l'allée, un vieux Noir est assis sur un banc. Je l'observe à la dérobée en triturant ma canette de Coca-Cola dans ma main poisseuse. Sur son crâne chenu un feutre gris imprégné de sueur. Un pantalon de toile écrue flotte autour de ses maigres jambes. Il jette des grains de maïs aux écureuils qui l'assailtent. Dans sa main droite un gobelet en carton. L'homme se lève lentement, sa haute silhouette rhumatisante et dégingandée s'approche, jetant sur moi la toile mouvante de son ombre. Ses lèvres remuent à peine, découvrant des gencives violettes.

« *Man!* faut pas rester là, pas bon de trainer dans le coin, petit blanc! »

Il m'indique la sortie du square d'un geste fatigué..

Je balbutie un vague *Thank you*, et file me fondre dans la moiteur de l'été finissant.



D'où tu parles

IL FAUT MARCHER

Des heures à relire, à corriger, à réécrire. Tu ne tries pas des souvenirs, tu creuses dans ta mémoire. Dans ton ordinateur, des fichiers ont gardé les traces de tes lectures, des citations, des commentaires. Un fichier « Howard Zinn⁴ » évoque la Grande Marche de Washington :

« Martin Luther King fit, devant deux cent mille américains blancs et noirs, son fameux discours “I Have a dream”... Discours superbe, certes, mais totalement dénué de cette colère que ressentaient de nombreux Noirs. »

Plus loin, citant Malcolm X : « Les Noirs étaient là, dans les rues. C'était la révolution. La révolution noire. Les Blancs avaient une peur bleue. Mais là, plus de colère, plus de pression, plus de radicalité. Ce n'était même plus une marche, c'était un pique-nique, un véritable cirque, avec les clowns et tout le tralala... Ils ont dit à tous ces nègres quand il fallait arriver en ville, où s'arrêter, quels signes distinctifs porter, quelles chansons chanter, ce qu'ils pouvaient dire. Après, ils les ont renvoyé se coucher. »

Il aurait souhaité quoi, Malcolm ? L'air saturé de cris ? Des corps baignant dans le sang ? Débarquant après la bagarre, j'aurais découvert une sandale sous un banc, un foulard recouvrant une merde de chien racornie, un dentier dans un caniveau ? J'aurais croisé des Noirs bagards, surpris de n'être pas morts. Ça aurait eu de la gueule ! le monde entier saisi de compassion. Ça aurait peut-être réveillé les endormis, stimulé les hésitant, radicalisé les modérés. Mais le sang plonge les endormis dans une angoisse paralysante, renvoie les hésitants dans le tunnel de leur méfiance, fait tomber sur les yeux des modérés les paupières de plomb de l'ordre. La chair des martyrs est un riche terreau pour les futures potences.

« I have a Dream. »

Le réveil fut brutal.

« Ils » ont tué Kennedy.

« Ils » ont tué Luther King.

« Ils » ont tué Malcolm X.

Puis est venu le Grand Métis. Tu t'es dit Quelque chose commence. Fini « Le vieux Nègre ». Et puis le revoilà. Il est toujours là. Toujours dans le viseur. Et ça n'en finit pas.

Tu te rêves en saumon remontant le torrent du temps. Tu n'es qu'un petit homme avec un petit cœur étroit qui ne peut enfermer qu'une certaine dose de malheur. Il se passe trop de choses en ces temps historiques⁵.

Tu sors dans le jardin en espérant y voir plus clair. On te l'a dit : il faut marcher au moins trente minutes par jour. Mais on écoute rarement ce que l'on sait déjà.